

MICHELANGELO PISTOLETTO ET SON RAPPORT AVEC LES COLLECTIONNEURS HERBERT

Extrait de l'interview réalisé par Frida Carazzato et Maria Garzia à Michelangelo Pistoletto

Cittadellarte, Biella, 31 mars 2008

M.G. : Dans la Collection Herbert, votre travail est présent au travers de 12 pièces du « Segno Arte ». Comment vous êtes-vous rencontrés et pour quelle raison Annick et Anton Herbert ont-ils choisi ces travaux ?

M.P. : Notre relation s'est approfondie au cours des rencontres. Les Herbert qui sont attentifs à la scène contemporaine, avaient l'intention d'acquérir quelque chose de représentatif de mon travail. Au début ils avaient pensé aux œuvres des années 60, puis, quand ils ont vu mon exposition sur le *Segno Arte* à la galerie Xavier Hufkens¹ de Bruxelles, ils ont pensé qu'au lieu d'acquérir une pièce historique, il pouvait se consacrer à l'actualité. *Segno Arte* est un ensemble conçu dans les années 70 et a une histoire propre. De leur point de vue, il représentait bien mon travail.

Il est vraiment représentatif par le lien qu'il tisse entre l'art à la vie, ce qui vient avant et ce qui arrive après dans le travail. Le *Segno Arte* est un signe conceptuel qui pour fonctionner doit prendre corps avec les éléments du quotidien, qui sont aussi des éléments utilisables et pas seulement utilitaires. Ce projet vient des tableaux miroirs des années 60. Il se concrétise dans une nouvelle forme, mais dépend toujours du concept du miroir comme point de fusion entre le réel et le virtuel, entre réalité et concept de la réalité. Le miroir ne permet pas de regarder la réalité, mais plutôt de la regarder au travers de sa représentation, qui est une représentation continue et immédiate de l'existant.

Le *Segno Arte* est un signe qui conceptualise le quotidien ; cette idée est poussée au point de rendre difficile de séparer la part de l'art de celle du vécu : un mobilier dessiné conceptuellement par le *Segno Arte*, est ensuite utilisable dans la vie pratique. C'est l'idée de prendre le *Segno Arte* comme signe, concept qui part de la forme et de son extension, pour rejoindre l'intention première qui est de signifier « art », au lieu d'utiliser le mot « art » ou bien d'introduire un discours sur l'art, je dessine ce signe conçu comme une porte pour entrer dans l'art. Par cette idée de la porte comme entrée, les éléments de la vie pratique sont absorbés par l'art.

F.C. : Nous avons eu la possibilité d'approcher la philosophie qui sous-tend l'acte de collectionner propre aux Herbert : la collection est le résultat d'un dialogue avec les artistes et les curateurs, de la fréquentation de certaines galeries et des rencontres dans les ateliers. Comment avez-vous vécu, dans votre expérience avec eux, cette approche particulière ?

M.P. : Nous avons instauré un dialogue qui a duré la période de l'exposition faite à Bruxelles ; on se voyait souvent et on discutait. En même temps le dialogue s'ouvrait sur le monde et sur l'art en général, pas seulement sur l'objet spécifique, et cela a déclenché une réflexion complexe ; de toute façon le concept même de collection a été pour moi un objectif d'intervention et de participation dans les années 70. Un dialogue sur la valeur et sur le sentiment de collectionner, sentiment que je connais et que je peux éprouver : en témoigne ma petite collection d'Arte Povera faite comme un acte créatif. Il est inévitable que quand on admire et on apprécie le travail d'un artiste, on a le désir de s'en approcher de la manière la plus complète ; c'est ça le vrai sens d'une collection.

Entre les amis et les artistes de l'Arte Povera, à Turin, je sentais comme un échange de nos sangs, de transfusion intellectuelle et créative, aspect pour moi très important. Je crois que les Herbert sont

1 : Bruxelles, Xavier Hufkens, 25 aprile-30 maggio, "Michelangelo Pistoletto. Segno Arte Unlimited".

proches de l'art de cette façon, pas pour des raisons spéculatives, mais pour ce sens de transfusion culturelle. Transfusion comme connexion très forte entre faire, percevoir et participer, ou encore entre la compréhension, la diffusion, la présentation et la monstration de l'art. Il est fondamental pour les Herbert de se sentir faire partie de cette diffusion.

M.G. : Pendant nos recherches sur le thème de la “collection” nous avons rencontré différents collectionneurs. Selon vous, qu'est-ce qui différencie les Herbert d'autres collectionneurs ?

M.P. : Les Herbert exposent mais ils n'exhibent pas, ils exposent avec pudeur artistique. Les Herbert donnent un sens à leur collection, ils lui donnent une âme, mot difficile à utiliser et à comprendre. Donner une âme à la collection signifie principalement avoir une esthétique morale ; l'art leur permet d'assumer une position juste dans le monde, au-delà de l'économie et du commerce. Leur façon de collectionner est un système pour transférer l'économie quotidienne de concurrence économique, du marché brutal en une chose valide moralement et esthétiquement. Quand l'esthétique rejoint sa dimension et proportion propres, pour moi elle devient éthique, morale. Certaines fois l'esthétique peut être saisissante, révolutionnaire, agressive, mais elle apporte toujours un message fort qui produit une responsabilité. Je pense que pour les Herbert collectionner est une façon de sentir cette responsabilité, cela veut dire qu'il y a une éthique qu'ils trouvent dans l'esthétique. Leur collection commence juste après la fin de la grande époque de l'abstraction, mais ils ne se sont pas faits capturer par le mouvement Pop qui a suivi, avec revendication de consommation, par la richesse opulente mais trompeuse sur les valeurs fondamentales humaines, une richesse considérée comme un super progrès accepté par l'art comme phénomène universel. Mon travail du début, celui sur les miroirs, naît en même temps mais porte une différence : rien de ce travail n'est représentatif d'un système économique de consommation, d'un système comme supermarché du glamour. Les miroirs sont des œuvres phénoménologiques qui présentent l'individu face à soi-même et en même temps face à l'autre, qui ouvrent aux phénomènes de temps et d'espace, de production et de participation du public, un autoportrait que cette ouverture mène vers l'Arte Povera et pas vers le Pop Art. Je suis très content que les Herbert aient choisi un moment central de mon travail qui, même s'il n'est pas dans l'Arte Povera, est un pont à travers le temps et l'espace.

F.C. : Pendant la table ronde organisée au Macba² pour l'exposition *Public Space/Two Audiences* en 2006, Cittadellarte a été citée plusieurs fois comme modèle de fondation à l'intérieur du système des musées contemporains et comme possible exemple pour la future Fondation Herbert...

M. P. : Anton Herbert a visité cet espace quand il était en voie de devenir Cittadellarte. J'avais commencé à acquérir les espaces en 1991 et j'en ai fait l'annonce lors d'une conférence en 1992. J'avais présenté ce projet et un journaliste a rapporté dans un article « Pistoletto est en train d'ouvrir une citadelle de l'art à Biella », ce terme me plaisait mais en même temps je ne voulais pas que cela soit une citadelle, un lieu de protection fermé, de défense, au contraire je voulais que ce soit un lieu d'ouverture. C'est devenu Città-dell'arte, nom où citadelle et ville sont mêlées, j'aime quand une chose déborde dans l'autre ou qu'elle ait une double signification, mais pas d'ambiguïté. A ce moment-là, Anton était ici et il a vu l'endroit encore vide et moi je lui ai expliqué mon projet comme une visite guidée d'anticipation.

Le bâtiment devait être restauré, mais l'idée coïncidait avec leur désir d'ouvrir un espace pour la collection. Sûrement ils envisageaient déjà quelque chose, mais leur projet a été stimulé du fait que

² Musée d'Art Contemporain de Barcelone

c'était un artiste qui créait cet espace. Dans Cittadellarte, ils n'ont pas vu une possible émulation mais plutôt une forme artistique à donner à leur projet.

Etant donné qu'ils ne pouvaient pas acheter cette pièce qui était en train de se créer – Cittadellarte - ils ont pensé se l'approprier par symbiose ; ils avaient une totale compréhension du projet. Je pense qu'à partir de ce moment-là, Cittadellarte est devenue pour eux très importante, pas que pour le côté artistique mais aussi pour la coïncidence d'inspiration. Je ne crois pas que ce qu'ils feront avec leur collection et leur espace puisse être comme Cittadellarte, mais je crois qu'ils adopteront une finalité semblable. Il est clair qu'un lieu comme Cittadellarte est un endroit qui active une participation réelle, productive, et une auto gestion économique avec une finalité et un objectif définis. Ici, il y a un produit original qui touche tous les aspects de la vie : la transformation sociale responsable ; ça n'est pas simplement une phrase, mais bien au contraire un engagement opérationnel pour permettre que des réalités concrètes puissent surgir de ces symboles.

M.G. Annick et Anton Herbert sont en train de travailler sur l'ouverture de la Fondation qui ne prévoit pas seulement la conservation de la Collection, mais aussi la création d'un espace de recherche. Comment voyez-vous ce passage ?

MP : Rien n'empêche que d'une chose puisse en naître une autre, à mon avis il est intéressant qu'il y ait un contact entre ma vision et leur considération de Cittadellarte : il y a des développements qui vont être pensés et il y a une chose déjà existante, comme par exemple une collection, qui a une histoire, un passé où les racines du futur peuvent s'ancrer..

...comme par exemple une possible collaboration entre Cittadellarte et la prochaine Fondation Herbert ?

M.P. : Bien sûr que cela est possible! Le travail à Cittadellarte prend en compte le quotidien, projette la transformation, l'apport de nouveaux messages. Il ne s'agit pas de messages privés, au contraire ce sont des messages qui ont besoin de se connecter à d'autres réalités pour élargir les perspectives. Pour cette raison, je pense qu'une collaboration avec les Herbert est possible, et que les Herbert prendront en considération ce qui se fait ici.